

PRATIQUES JOURNALISTIQUES ET COMMÉMORATION

Éléments de lecture du récit des festivités d'anniversaire du débarquement de Normandie

Benoît Grevisse¹ et Denis Ruellan²

Sans doute est-il aujourd'hui difficile d'ignorer l'importance des anniversaires au sein de la production médiatique, voire journalistique. Année Mozart, 500ème anniversaire du premier voyage de Christophe Colomb, bicentenaire de la Révolution française, débarquement de Normandie, Libération de Paris, de Bruxelles..., bataille des Ardennes... Les événements historiques se bousculent à ce point dans la célébration médiatique que leur nombre et leur fréquence semblent engendrer leur oubli. On peut, en cette fin de millénaire, s'interroger sur l'apparente omnipotence et démesure de ce que William Johnston³ appelle "Le Grand Calendrier". Derrière une manifeste célébration du passé, le culte médiatique des anniversaires trahirait-il un désengagement? "On commémore ce que l'on n'entend plus vénérer. A une époque qui fait passer le présent avant tout, les

¹ Assistant au Département de communication de l'Université catholique de Louvain.

² Maître de conférences à l'IUT – Université de Rennes 1.

³ W. JOHNSTON, *Post-modernisme et bimillénaire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Perspectives critiques, 1992.

anniversaires élèvent certains événements au rang de points de repère à travers les siècles. Ils égayent le présent pour l'*homo rhythmicus* en particularisant chaque année du cycle des siècles"¹.

En deçà de ces questionnements, on peut s'étonner de voir le journalisme, dont l'identité réside dans le traitement de l'actualité, faire une telle place à la commémoration, c'est-à-dire à l'événement révolu. Accorder trop d'importance à ce rapport temporel apparemment paradoxal, en faisant du traitement de l'actualité la marque presque exclusive de l'identité journalistique, serait sans aucun doute bien naïf. Mais la critique, constante et justifiée, dont les médias font aujourd'hui l'objet vient sans doute renforcer cette représentation de la pratique journalistique. Ainsi Boris Libois note-t-il que la pratique journalistique actuelle est marquée par l'accélération de la circulation de l'information : "La pression du marché concurrentiel entre médias serait accentuée par la rapidité technologique de circulation de l'information"². Le déterminisme technologique servirait d'argument aux journalistes dans la justification de la confusion entre le direct comme technique et la concomitance entre l'événement et sa médiatisation. Concurrence et accélération se combineraient en une perte des critères journalistiques. Le manque de temps, l'urgence seraient alors l'excuse ultime à tout manquement aux règles déontologiques fondamentales. Dans son essai sur la recherche d'une éthique de l'information, Boris Libois propose un recensement des causes apparentes et formulées comme telles de ce malaise dans les médias. Dans un premier temps, il parcourt les déterminismes, "boucs émissaires du malaise". Il les répartit en quatre catégories : les déterminismes économique et technologique, les modifications structurelles de la télévision, le complot de la désinformation et, enfin, la pression des services de relations publiques. Il est frappant de constater à quel point le temps et son accélération sont présents dans chacun des déterminismes évoqués : obsession du scoop, accélération de l'information, idéologie du direct, suprématie de la télévision sur l'écrit, anticipation des relations publiques et des campagnes de communication sur la démarche journalistique... De ce point de vue, l'accélération de l'information nous semble bien être, a priori, une

¹ *Ibid.*, p. 257 et suiv.

² B. LIBOIS, *Éthique de l'information. Essai sur la déontologie journalistique*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, Coll. de philosophie politique et juridique, 1994, p. 14.

caractéristique transversale de la crise journalistique et de ses enjeux sociaux :

“La précipitation et puis l’oubli. Par sa capacité à délivrer instantanément l’information, la télévision entraîne toute la presse écrite dans une folle course de vitesse. L’esprit façonné par le temps des médias, perd peu à peu ses capacités de réflexion. Le citoyen s’embrouille et la démocratie s’affaiblit”¹.

La pratique de l’information dans l’univers médiatique contemporain amène à s’interroger sur le temps, non pas uniquement en tant que contexte, mais en tant qu’élément participant *de et à* l’acte de communication informative. L’évolution technologique est bien entendu mise en avant dans l’explication de ce phénomène. Mais au-delà de cette dimension, il est intéressant de constater que les réticences engendrées par l’accélération de l’information n’hésitent pas à mettre en cause la communication elle-même au travers de la critique d’un “journalisme de communication” qui s’opposerait à un “journalisme d’information”.

Le trouble temporel qui caractérise aujourd’hui l’information trouverait, selon nous, son origine dans la connaissance que nous, public et journalistes, avons de notre rôle de gardien du souvenir. Cette conscience de notre capacité à maîtriser le temps par de formidables moyens de communication se heurterait au paradoxe de cette compétence encore neuve. Pour reprendre à notre compte la pensée de Marc Augé, la compétence à maîtriser le temps serait technique mais non symbolisée, ni vécue, ni assimilée. Plus nous disposerions de moyens de configurer le temps, jusqu’à le réduire à son double approximatif que serait la communication en temps réel, et moins nous aurions la possibilité de nous définir par rapport à ce temps qui nous emplirait et nous déborderait à la fois. Nous rejoignons ici les problèmes d’identité évoqués par l’altérité chez Marc Augé. S’interrogeant sur “le traitement de l’altérité qui caractérise l’activité pratique et rituelle des sociétés lignagères : jeu sur les frontières qui tend soit à assimiler l’autre et à relancer la dynamique interne de la différence, soit à l’expulser pour marquer les limites de l’identité”, il note que “le traitement de l’autre n’est qu’une manière indirecte ou

¹ H. MADELIN, “Les médias à l’assaut de la société”, in “Manières de voir”, n° 19, sept. 93, *Le Monde Diplomatique*, Paris, p. 32 et suiv.

négative (sans doute la seule possible) de penser le même, l'identique: l'ethnie, l'homme accompli, la lignée pure"¹.

La définition d'identité s'appuyant sur une tension entre l'autre et le même nous amène à donner à ce propos une interprétation temporelle. La définition de l'individu ou du groupe nécessite différence et identité, et donc symbolisation et assimilation. De même, on peut poser l'hypothèse générale d'une temporalité du récit journalistique aujourd'hui fortement marquée par une identité de l'instant, en déficit d'altérité temporelle.

Comme le note Ignacio Ramonet : "Le temps de l'information a (...) changé. La scansion optimale des médias est maintenant l'instantanéité (le temps réel), le direct, que seules télévision et radio peuvent pratiquer. Cela vieillit la presse quotidienne, forcément en retard sur l'événement et, à la fois, trop près de lui pour parvenir à tirer, avec suffisamment de recul, tous les enseignements de ce qui vient de se produire"².

L'idéologie de l'événement journalistique, trouvant son accomplissement dans le fait transmis en direct, voudrait que l'immédiateté construise une illusion de vécu de l'information. Tout en sachant qu'il pourrait vivre l'événement qui lui est raconté, le narrataire journalistique mettrait entre parenthèses cette capacité au profit d'une plus grande crédibilité de l'événement médiatisé. L'utilisation concomitante du passé et du présent serait pourtant l'élément nécessaire à la constitution d'une réalité dont la seule transmission en direct ne suffirait pas à l'identification. Cette double dimension temporelle réécrirait la "réalité" dans une dimension humaine et, de ce fait, elle donnerait au récepteur de ces informations la possibilité de se définir lui-même. La multiplicité du récit journalistique, sa déclinaison dans le temps et les médias nous semblent être un moyen de rendre "acceptable" le temps de "l'événement du scoop", le temps du "direct continu" et du flux médiatique qui serait par trop cosmique, aporétique. Cette fonction de "connecteur", au sens où Paul Ricœur³ l'entend, du récit jour-

¹ M. AUGÉ, *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994, p. 26.

² I. RAMONET, "S'informer fatigué", in *Le Monde diplomatique*, octobre 1993, p. 28.

³ Pour la pensée de Ricœur, telle que nous l'évoquons ici, nous nous référons à la trilogie intitulée *Temps et Récit* : P. RICŒUR, *Temps et récit*, Paris, Éd. du Seuil, coll. L'ordre philosophique, t. 1, 1983, t. 2, *La configuration du temps dans le récit de fiction*, 1984, t. 3 *Le temps raconté*, 1985. Pour Ricœur, le calendrier, les générations sont des connecteurs, des signes à double face. Le calendrier, par exemple, s'accroche sur le temps du monde ; mais il est en même temps regard vers

nalistique n'a de valeur que dans la concomitance de son ancrage dans les temps cosmique et humanisé.

Le flot médiatique nous en ayant donné l'occasion, nous nous sommes ici penché sur le récit de la commémoration du débarquement de Normandie dont nous pensons qu'il offre un exemple intéressant de cette nécessaire capacité journalistique à sortir du flux médiatique unidirectionnel. Bien entendu, la commémoration procède de l'exemple parfait : retour sur soi, sur son histoire, sur ses pratiques –parfois d'information–, mélange de directs et d'images d'archives... Il conviendrait d'éprouver les quelques observations qui vont suivre à d'autres récits médiatiques. Mais il nous semble que cet aspect exemplaire ainsi que l'importance quantitative croissante de la commémoration justifient ce point de vue d'observation.

Une logique d'emboîtement

Le débarquement de Normandie et la libération, dont le cinquanteaire récent nous a fourni de nombreux exemples de médiatisation, ont simultanément donné lieu à divers usages. Ce type d'événement est particulièrement intéressant par la mise en exergue qu'il offre d'un "emboîtement" des divers niveaux de traitement. L'événement premier, brut, peut en effet être objet d'un récit journalistique (journaux de presse écrite, émissions radio ou actualités cinématographiques d'époque), d'un récit historique (toute la production historique des années ultérieures à l'événement) ou d'un récit de fiction (*Le jour le plus long*, *Paris brûle-t-il?*, pour ne citer que les plus célèbres). Mais à son tour, la commémoration de l'événement, cinquante années plus tard, s'est aussi faite événement. A nouveau, on pourrait développer le même raisonnement d'appropriation de l'événement et du temps, entre unicité du fait et répétition. On pourrait, de même, se pencher sur le sens des nouvelles productions éditoriales ou des rééditions historiques qui se sont multipliées à cette occasion. On

le temps vécu. Il y a, à la fois, phénomène naturel et invention, reconstruction du sens, de la signification de ce monde naturel. De ce point de vue, pour que l'Histoire soit compréhensible, les connecteurs sont nécessaires. Chaque culture dispose d'une capacité à faire revivre le monde, à lui donner sens. Dans toute reconstitution historique, il y a une activité d'imagination, une capacité de mettre ensemble des choses fondamentalement différentes. Cette capacité de synthèse, qui se concrétise dans le récit, serait la marque de notre existence au monde.

pourrait encore s'interroger sur l'utilisation intensive des archives dans le traitement journalistique de ces commémorations. De même qu'en matière de production historique, on aura noté que les éditeurs de fiction ont également profité de l'occasion pour produire romans et bandes dessinées sur le même sujet. En télévision de fiction, les commémorations ont aussi servi de moment prétexte de sortie pour la version "colorisée" du *Jour le plus long*. Nous prendrons donc acte de l'entrecroisement de ces divers niveaux ainsi que de toute la déclinaison possible qu'il implique en matière de médiatique¹ narrative, aussi bien dans une même période que dans une amplitude historique tenant compte des évolutions technologiques. Nous limiterons néanmoins notre propos à la catégorie de traitement journalistique dont le raisonnement que nous venons de tenir montre à suffisance l'ampleur des questions qu'elle soulève.

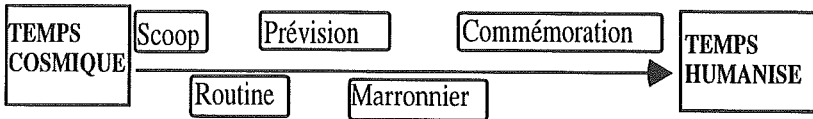
La narration médiatique de la commémoration du débarquement de Normandie, entre plongée dans le passé, rhétorique du direct et fiction nous servira de base de réflexion. Nous n'entendons pas réaliser une analyse exhaustive de ce récit médiatique. Nous nous contenterons de proposer quelques réflexions issues de la vision attentive des journaux télévisés des 5 et 6 juin 1994 (RTBF, TF1 et FRANCE 2). Ces éléments concrets devraient, nous l'espérons, servir d'illustration à notre réflexion sur la commémoration.

Une pratique journalistique de répétition

Au préalable, il convient de situer le cadre de traitement journalistique de la commémoration, en amont de cette logique d'emboîtement que nous avons relevée. On peut ainsi suggérer, arbitrairement et de manière exploratoire, la disposition de catégories de traitements

¹ Nous nous alignons sur la définition que donne Ph. Marion de la médiatique : "... il nous semble préférable de désigner par «médiatique» l'étude des médias de masse en tant qu'ils sont intrinsèquement et ontologiquement porteurs d'un sens et d'un imaginaire qui leur sont spécifiques (...). Ces caractéristiques expressives originelles et intrinsèques entrent en interaction avec les différents contenus extrinsèques pris en charge par le média. Ainsi, dans le domaine narratif, pour qu'un récit prenne corps, il faut qu'un scénario (celui de l'événement réel ou celui qu'invente un créateur) rencontre, s'adapte et —mieux— interagisse avec les caractéristiques propres au cinéma, à la bande dessinée, à la littérature, au feuilleton de télévision, etc.", Ph. MARION, "L'affect télévisuel. Les funérailles du roi Baudouin", in *Hermès*, n° 13-14, Paris, CNRS, 1994, p. 317 et suiv.

“journalistiques” sur ce que nous appelons l’axe diégétique, c’est-à-dire un continuum sur lequel viennent se placer les événements traités par les médias, entre un temps cosmique, aporétique et un temps réapproprié, humanisé.



Explicitons rapidement ces catégories de traitement. Par *scoop*, nous entendons une information exclusive qu’un journaliste est seul à médiatiser et qui ne sera reprise par un grand récit journalistique ambiant qu’avec décalage par rapport à cette publication unique. On le voit, nous sommes donc ici dans l’unicité, la “sensation” d’être en prise, en phase avec le flux temporel. La *routine* recouvre, dans le sens que nous lui donnons ici, le traitement journalistique d’informations dites “chaudes” dans un espace quotidien, mais dont le journaliste sait, en raison de la nature de la source de son information (dépêche d’agence, conférence de presse, scoop d’un concurrent...), qu’elles seront reprises par la presse toute entière. La *prévision* caractérise les informations dites “froides”. C’est dire qu’elles sont préparées pour un terme de publication qui n’est pas encore précisé. Ceci peut concerner des sujets dits “de société” ou “magazine”, mais également des informations qui prendront, à un moment indéterminé, une valeur d’information “chaude”. C’est par exemple le cas des nécrologies de personnalités encore vivantes. Rentre donc dans cette catégorie ce que le jargon journalistique appelle généralement des “frigos”. Entre la commémoration d’un événement historique et le “frigo”, on distinguera encore ce qu’en argot professionnel on nomme un *marronnier*, c’est-à-dire un événement qui, comme la Toussaint par exemple, vient inmanquablement prendre place chaque année dans l’actualité et dont toute la difficulté consiste à trouver un traitement original. Enfin, la *commémoration* voit le journaliste se pencher sur les anniversaires de toutes sortes. Nous sommes donc ici à l’extrême de notre continuum, la valeur d’information journalistique relevant du plaisir de la répétition et perdant toute valeur d’unicité. En ce sens, on remarquera l’inversion qui s’opère entre la conception historique, qui a pour ambition l’approche d’un événement unique et “réel”, et donc proche d’un temps cosmique, et la commémoration journalistique.

Celle-ci, bien que partageant l'ambition de réalité, procède d'une échelle de valeurs opposée dont on peut situer la différence dans le laps de temps que le scientifique estime nécessaire à sa démarche critique, alors que le journaliste fait de la conjonction de sa méthodologie critique et de la rapidité son étalon de satisfaction.

La commémoration nous semble jouir d'une sorte de mobilité sur cet axe que nous venons de définir. La commémoration est un acte du souvenir qui consiste, par la sanction du temps, à rappeler l'attachement d'un groupe social à un élément de son patrimoine culturel ou historique. Comme pour les anniversaires, l'éloignement temporel du fait de référence conduit à privilégier des occasions de commémoration de plus en plus espacées (1, puis 5, 10, 50 ans...). Après la libération, les commémorations étaient annuelles et concernaient plusieurs événements de la période 1939-45 (18 juin 40, 6 juin 44, août 44, 8 mai 1945...). Progressivement, les commémorations se sont espacées et se sont concentrées sur un événement : la fin de la guerre. On peut d'ailleurs faire le même constat pour la guerre 1914-1918. Une commémoration exceptionnelle, telle que le débarquement, serait donc un *marronnier* prenant une place accrue à date régulière, en l'occurrence tous les 10 et 50 ans.

Mélange des genres

Il nous semble clair que la méthode journalistique éprouve dans le traitement de la commémoration un mélange des genres et, subséquemment, une dilution de ses critères traditionnels. En ce sens, le fait que l'événement premier soit révolu ne peut être envisagé sans tenir compte de la nature festive de la commémoration. La fête est bien présente dans ces commémorations du débarquement : "Les bals dureront toute la nuit"¹, "Hier, sur cette place de Sainte Mère-Église, où je me trouve, sous l'église rendue célèbre par *Le jour le plus long*, on en reparlera tout à l'heure, il y avait une foule absolument considérable, avec de l'émotion, des sourires, des bravos, (...) une grande fête populaire qui s'est terminée par un bal et un feu d'artifice. C'était ici, cinquante ans après, la nuit du 5 au 6 juin. Reportage de ..."².

¹ FR2, 20h., 05/06/94.

² TF1, 13h., 06/05/94.

Dans ces quelques phrases, il nous semble qu'est contenue toute l'ambiguïté d'un tel traitement journalistique. Bien sûr, on pourrait relever classiquement qu'en pareilles circonstances, la pratique journalistique balance entre information et spectacle¹. On pourrait également noter que ces confusions proviennent d'une commercialisation de la commémoration:

Nonobstant ces efforts sans précédent pour interpréter notre temps, les observateurs ont laissé échapper l'un de ses traits saillants : les chefs d'entreprise emballent de nos jours le passé en paquets étiquetés «anniversaires» (...). La mondialisation de la vie économique n'a fait qu'accroître la popularité des anniversaires. L'imbrication des économies à travers les télécommunications, les transnationales et la publicité à l'échelle mondiale joue un rôle capital en permettant à chaque pays de proclamer son identité nationale à ses ressortissants plus clairement que jamais².

De même, comment ne pas noter que la confusion des genres est sans doute la marque de la confusion des intérêts en jeu dans la commémoration : "En somme, les anniversaires font à peu près également le jeu du commerce, de la recherche et des pouvoirs publics"³.

Entre sacré et subversion

Mais ce qui nous apparaît comme particulièrement signifiant, voire emblématique, dans cette citation du présentateur du 13h. de TF1, relève de la nature subversive de la fête, telle que l'analyse Daniel Mandon, dans sa dimension temporelle, au-delà du trouble social : "(...) en ce qui concerne la fête, cette «dynamique productrice» semble particulièrement orientée sur la notion de rupture, concept clé qui rend manifeste l'hétérogénéité du temps en nous faisant échapper au «piège du temps présent, linéaire, continu, orienté...»⁴. Car, la durée, la temporalité spécifique des ludi circenses

¹ Par exemple, Claire Chazal concluant son journal du 05/06/94 : "Nous continuons, sur TF1, à évoquer cette commémoration et ce débarquement avec, pour la première fois à la télévision, *Le jour le plus long* en version colorisée".

² W. JOHNSTON, *op. cit.* p. 12 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ A. GRAS, *Sociologie des ruptures : les pièges du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Le sociologue, 1979.

(jeux du cirque), par exemple, fait partie de la définition du phénomène observé dans l'étude du changement social. C'est pourquoi il ne peut y avoir, au sens strict, d'histoire de la Fête pour «arracher au temps le périssable de la fête... puisque tout est périssable, puisqu'elle n'appartient pas à l'ordre du temps»¹2.

Fête et commémoration partagent, à notre sens, cette capacité de rupture temporelle. Par contre, si l'on souscrit au raisonnement de Mandon, la commémoration se caractériserait par une dimension sacrée, alors que la fête serait subversive.

On peut donc s'interroger sur la nature mixte de la commémoration et de sa médiatisation. Cette mixité, on peut, tout d'abord, la noter sur un plan temporel. Ainsi, les constructions des divers journaux télévisés ne cessent de mêler le direct télévisuel et sa monstration, avec les images d'archives. Cette polychronologie s'illustre parfaitement par ces propos : «C'était ici, cinquante ans après, la nuit du 5 au 6 juin. Reportage de ...». On peut aussi noter une mixité de registres narratifs. Nous avons évoqué les utilisations et les citations abondantes du film *Le jour le plus long*. On a ainsi pu constater de nombreuses métonymies télévisuelles, mettant en connexion l'image du parachute et du mannequin, accrochés aujourd'hui au clocher de l'église de Sainte Mère-Église, avec leur version plus "réelle" extraite du film de fiction. En ce sens, il est étonnant de constater que la fiction sert de caution à la réalité en montrant, selon les mots de Ricœur, "ce qui pourrait être vrai". A nouveau, les propos empruntés au présentateur de TF1 viennent illustrer ce constat : «Hier, sur cette place de Sainte Mère-Église, où je me trouve, sous l'église rendue célèbre par *Le jour le plus long*...». On pourrait multiplier les exemples de collisions entre réalité et fiction, y compris dans le domaine de la monstration médiatique calquant son rythme et sa durée sur ceux de l'événement passé, comme s'il s'agissait de jouer à ressusciter le réel révolu par le direct : «Pour France 2, ce sera aussi le jour le plus long, dès 6h.30, demain matin»³. En matière de jeu et de multiplicité des statuts des événements rapportés par les médias, on citera encore les reportages sur les sauts de parachutistes vétérans sur les lieux de leurs combats, cinquante ans après les faits, ou la

¹ J. DUVIGNAUD, *Le don du rien. Essai d'anthropologie de la fête*, Paris, Stock, 1977, p. 294.

² D. MANDON, *Culture et changement social. Approche anthropologique*, Lyon, Chronique Sociale, coll. Synthèse, 1990, p. 148 et suiv.

³ France 2, 20h., 05/06/94.

reconstitution d'un débarquement sur les rives du Michigan. Mais on ne peut manquer de noter qu'au-delà des aspects spectaculaires, voire festifs, de ces événements, la rhétorique journalistique de la commémoration tend à une forte présentification.

Parmi de nombreuses manifestations de ce processus, on relèvera les collisions temporelles suscitées par les témoignages. Ainsi peut-on s'interroger sur le sens des témoignages du fils de Rommel¹ ou du soldat américain présenté comme étant le premier à avoir posé le pied sur les plages du débarquement². Le témoignage de cet homme, confiant qu'il écrit, en participant à ces cérémonies, le dernier chapitre de sa vie, nous semble illustrer l'aspect intermédiaire de ces commémorations et de leur traitement médiatique. Ainsi, en empruntant à Gérard Namer³ sa réflexion sur les travaux d'Halbwachs, nous pouvons postuler que la mémoire sociale est un au-delà de la mémoire collective:

On aurait ainsi à l'origine une mémoire collective qui (...) serait en référence avec le vécu passé d'un groupe. Une seconde étape serait la mémoire sociale ; écho dégradé de la première (...). Une troisième étape de cette mémoire sociale où se dégrade et tend à disparaître la référence à une expérience vécue dans un groupe, c'est l'étape à la fois des mœurs, de l'histoire orale et de la tradition (...). La dernière étape de l'itinéraire de la mémoire collective serait la pratique de l'histoire, reconstruction dont Halbwachs nous dit dans *La mémoire collective*, que, à l'exception de l'histoire vécue contemporaine, elle n'a plus de rapports du tout avec la mémoire collective.

De ce point de vue, la commémoration d'un tel événement, cinquante années après son déroulement, nous semble se situer entre ces deux pôles de la mémoire collective et de la mémoire sociale. Dans cette construction de la mémoire et de l'identité, les médias, nous l'avons dit, jouent aujourd'hui un rôle essentiel. C'est ce que relève Johnston qui note la complexité d'un tel usage:

L'industrie de la commémoration se nourrit de ce que Pierre Nora appelle la «matérialisation de la mémoire»⁴. A défaut de

¹ France 2, 13h., 05/06/94.

² *Idem.*

³ G. NAMER, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 65 et suiv.

⁴ P. NORA, "Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux", in P. NORA, *Les lieux de mémoire, I : La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XXV-XXXI.

jaillir encore dans le cœur des hommes, la mémoire historique se condense désormais autour de lieux, de documents et de célébrations. En un temps où rares sont les familles qui se délectent encore des anecdotes sur leurs ancêtres, les entreprises offrent des souvenirs en commercialisant objets et événements, en sorte que les citoyens doivent assimiler les souvenirs qui naissent en dehors de leur expérience. Les commémorations déprivatisent la mémoire (...). Accentuant à leur tour le processus de déprivatisation, les journalistes ont trouvé commode de prendre prétexte des anniversaires pour faire passer un large éventail de sujets. Les oubliés des commémorations officielles sont assurés de quelques articles dans la presse à l'occasion de leur anniversaire. Les éditorialistes se livrent à une sorte de «chasse au numéro», au point de retenir parfois des dates aussi saugrenues que le 32e ou le 180e anniversaire comme un «truc» pour sortir un papier tel ou tel jour. Les journalistes sportifs recourent à ce stratagème avec une fréquence stupéfiante¹.

Dans l'observation du cas qui nous occupe, on peut relever de nombreux lieux d'affleurement de ce rôle de connecteur du récit journalistique, entre deux types de mémoires et d'identités. Ainsi, pour reprendre l'expression du présentateur du journal de la RTBF², les médias assument "l'apprentissage de ce qui s'est passé". Il est d'ailleurs frappant de constater à quel point les enfants sont fréquemment interpellés comme représentants des générations futures, celles qui n'auront plus de contact avec les acteurs des événements commémorés : "Alors parfois je pense que tous les enfants qui sont autour de moi, ou qui regardent la journal aujourd'hui, ne comprennent pas vraiment ce qui s'est passé, pourquoi il y a tant de cérémonies aujourd'hui..."³.

Mais ce type de travail sur la mémoire trouve évidemment, dans un certain nombre de cas, une résonance de mémoire nationale. C'est ce qu'illustre cet extrait d'un discours de Bill Clinton, à la Pointe du Hocq: "Nous sommes les enfants de votre sacrifice. Nous sommes les fils et les filles que vous avez préservés de la tyrannie. Vous avez accompli votre mission ici. Mais la mission de la liberté se perpétue. La bataille se perpétue. Le jour le plus long n'est pas terminé"⁴. Bien

¹ W. JOHNSTON, *op. cit.* p. 14 et suiv.

² Paul Germain, 19.30h, RTBF, 05/06/94.

³ Jean-Pierre Pernaux, 13h, TF1, 05/06/94.

⁴ 13h, TF1, 06/06/94.

entendu, on pourrait encore relever l'insistance des Français à rappeler le rôle de la résistance ou du commando Kieffer, celle de la RTBF à souligner la présence d'Albert II durant ces manifestations... La mémoire nationale, selon Namer, est un lieu de coexistence des mémoires collectives actuelles, un réservoir de ce qui reste des anciennes mémoires collectives.

Un rôle d'apprivoisement

Pour ce dernier aspect de la commémoration, comme pour ceux que nous avons évoqués auparavant, il nous semble que le récit médiatique joue un rôle particulier d'apprivoisement de l'aporie que Johnston redéfinit à la lumière d'Heidegger:

Heidegger introduisit le concept d'«être-jeté» (*Geworfenheit*) pour exprimer l'idée que chacun de nous est jeté dans le monde à un moment et à un endroit qu'il n'a pas choisi, et qu'en vérité personne ne choisit¹ (...). Le culte des anniversaires est un moyen laïc d'inculquer cette vérité (...). De surcroît, de même que les grands créateurs affirment leur identité à travers la littérature, l'art, la musique ou la pensée, nous qui l'apprécions, nous affirmons la nôtre à travers les anniversaires. Nous triomphons de notre propre être-jeté en nous associant pour célébrer le triomphe d'autres personnes sur le leur².

Il nous semble que c'est dans la capacité de présentification et dans la faculté médiatique à mêler passé et présent qu'on peut comprendre ce rôle particulier qu'illustrent ces propos d'un commentateur de TF1³: "Il est passé un souffle sur Sainte Mère-Église. Et quand les cérémonies officielles se sont achevées, quand la fanfare des paras s'est apprêtée à refermer le ban, alors on a cherché à retenir le temps, vite ramasser quelques pétales de fleurs envolés d'un hélico, pour conserver le parfum de ce jour... Et puis s'approcher encore un peu. Avoir auprès de soi ces vétérans, ces héros de la libération et recueillir leurs autographes jusque sur les billets de train".

¹ M. HEIDEGGER, *Sein und Zeit*, Halle, 1927, sect. 38, "Das Verfallen und die Geworfenheit"; *Être et temps*, trad. franç. par F. Vezin, Paris, Gallimard, 1986, cité par W. Johnston.

² W. JOHNSTON, *op. cit.* p. 46 et suiv.

³ 13h, TF1, 06/06/94.

Les intérêts de la commémoration

Ce rôle de connecteur, de mise en ordre de la temporalité qu'assument les médias ne nous paraît cependant pas aussi exclusif que notre démonstration pourrait le laisser croire. De fait, l'immédiateté télévisuelle permet l'appréhension des diverses mixités (temporelle, narrative, événementielle) par l'émotion de la présentification. Mais pour conclure, nous évoquerons la nature occultante d'une relation à l'événement d'une telle force. En effet, nous l'avons dit à la suite de Johnston, la commémoration est également un acte programmé par ceux qui souhaitent en tirer un quelconque profit. Cet intérêt peut être personnel : le fait de participer ou de s'intéresser à une commémoration renvoie à des désirs individuels de maîtrise du temps et de retour sur soi. Le profit peut être politique. On ne commémore pas tant l'événement que les valeurs qui y sont attachées. Ainsi, le 14 juillet est devenu une date essentielle de l'aboutissement de la République, alors qu'elle ne fut qu'une révolte, une étape d'un processus long. La commémoration sert à identifier ces valeurs et à signifier son attachement. L'intérêt est également commercial, lorsque la commémoration sert à vendre. La commémoration est donc aussi un support, un prétexte à quelque chose.

Dans ce contexte, les stratégies d'information-communication, principalement du fait des organisations (gouvernementales, politiques, culturelles, religieuses, commerciales...) ont pour objet de faire échapper la commémoration à son statut temporel naturel. Il s'agit de la faire "monter" dans le continuum que nous avons évoqué, vers la routine ou le scoop, à fin d'en assurer une diffusion médiatique importante. En effet, si les organisations ont intérêt à la commémoration, cet intérêt réside dans la représentation de celle-ci. Si l'on ne rend pas l'acte visible, il est pour l'essentiel inutile. Contrairement à la commémoration dont la répétition respectueuse ôte l'essentiel du sens de l'acte (par opposition, ce qui serait significatif, ce serait de se soustraire à cette habitude de la commémoration), la commémoration exceptionnelle, travaillée par la communication, doit avoir une visibilité maximale pour parvenir à sa pleine signification.

Pour cela, il faut associer à la célébration une série d'actes capables de donner à la commémoration une dimension exceptionnelle : édification d'un monument, révélation d'un fait inconnu, exhumation de souvenirs, témoignages... Tous actes capables d'ali-

menter l'attention des structures qui assurent l'essentiel de la visibilité : les médias.

Les médias sont l'objectif intermédiaire de tous ceux qui veulent se servir de la commémoration. Ceux-ci doivent donc développer à l'égard des médias des stratégies conformes à leurs intérêts.

La commémoration est un fait maîtrisé, qui va permettre un traitement simplifié par son anticipation et par sa conformité à des usages connus. Les médias ont besoin de cette simplicité. Pour les supports télévisuels, notamment, elle facilite le travail de production (déplacements, gestion des matériels, organisation technique) qui structure tous les actes journalistiques.

La commémoration est un fait balisé, car dénué d'originalité intrinsèque et nivelant tous les risques de "ratage". Grâce au travail des stratèges de l'information-communication travaillant pour le compte des organisations liées à la commémoration, les médias sont assurés que la concurrence entre eux ne jouera pas sur la représentation ou non de la commémoration, mais sur le traitement que chaque média saura apporter. D'une certaine manière, les médias craignent la différence, car elle les prive de certitude quant à leur public. Parlant tous de la même chose, les médias sont certains de se répartir le public selon des critères d'habitude. Parlant de sujets différents, ils ont moins la certitude que l'originalité de l'un ou l'autre ne va pas casser cette répartition rassurante. Le "suivisme" dont font preuve les médias les uns vis-à-vis des autres est, en ce sens, une manière de construire un cadre de loyale concurrence : un sujet unique que chacun va traiter en fonction d'un public qui est traditionnellement le sien et qui va permettre de tenter de grignoter les marges d'audience du concurrent.

La commémoration est aussi un fait prétexte donnant lieu à des rituels professionnels. Lors des commémorations se retrouvent ceux que la vie professionnelle conduit à se croiser et à vivre ensemble : les journalistes. Ils mangent, s'amuse et travaillent ensemble, savourant le plaisir d'une convivialité facilitée par le haut degré de préparation de la commémoration.

Enfin, pour conclure ce rapide survol des intérêts médiatiques de la commémoration, on peut encore noter le potentiel narratif de celle-ci. La commémoration se prête à la narration en répondant à un certain nombre d'exigences journalistiques. Elle offre tout d'abord une accessibilité de l'information. Par rapport à d'autres sujets disponibles, la commémoration s'impose par sa disponibilité. Celle-ci permet d'arbitrer des conflits entre sujets: dès lors que la "matière" est

disponible, ceci justifiera de ne pas s'intéresser à des sujets moins disponibles.

La commémoration rencontre également les intérêts du récepteur. Elle concerne toujours des faits dont le lien avec la vie du public est assuré. Ici encore, cette caractéristique peut simplifier l'arbitrage entre divers sujets.

Enfin, concernant des faits importants de la mémoire collective donnant lieu à des actes contemporains, la commémoration répond à l'exigence de pertinence journalistique.

On le voit, au travers des quelques observations que nous avons pu proposer ici, la commémoration s'impose aujourd'hui comme une pratique médiatique importante par les enjeux temporels et d'identité qu'elle condense. En ce sens, nous avons tenté de mettre en relief la complexité qui s'y dissimule : complexité des intérêts des décideurs et des acteurs, complexité des démarches journalistiques, complexité du rapport à l'événement... La commémoration nous semble, en raison de sa nature temporelle particulière, renforcée par la pratique médiatique, proposer une appréhension du temps particulièrement unifiée. Mettant en connexion passé et présent, réconciliant le flux temporel et la pratique de l'instant, la commémoration médiatique offre une identité idéalement reconstruite. Si, comme nous l'avons évoqué, les médias sont un lieu privilégié de constitution de la mémoire et de l'identité sociales, le dévoilement de ces complexités apparaît donc bien comme un enjeu essentiel.